

DU MÊME AUTEUR

LECTURES DU FILM (en collaboration), Albatros, 1976.

DICTIONNAIRE DES IDÉES ÉPINGLÉES, Le Dernier Terrain Vague, 1979.

SIX RECETTES POUR LE BICENTENAIRE, La Horde Sauvage, 1989.

FLAVIE LEVURE (illustrations de Christian Vassort), Abbeville, 1998.

L'AIR DE PARIS, Zulma, 1998.

GUIPURE ET MANILLE, Zulma, 1999.

VACHEMENT MEUH-MEUH, Le Passage, 2002.

L'ÉCHO DU VAL, Le Passage, 2002.

PISTACHES (sous l'anagramme de Delphine Ancorre), Le Passage, 2004.

BRUITS DE LANGUE, Le Passage, 2007.

DANIEL PERCHERON

NOTES DE BAR



LEPASSAGE

AU ZINC

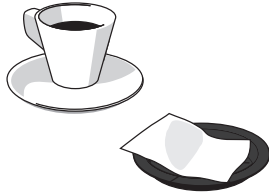
Février 1986

Jour après jour, la pause de midi ramène au zinc les vagues des affamés pressés. Ce rituel connaît ses coups de feu entre deux accalmies. Pour un simple express, il faut parfois jouer des épaules, se glisser de côté avant d'inscrire du coude un début de territoire. On se retrouve alors devant le garçon de bar, homme qui maîtrise au quart de poil son espace mais dont les gestes ne sont que figures imposées par la pluie des commandes. Sous des regards proches, que l'impatience rend volontiers critiques, le garçon s'offre ainsi en spectacle. Avec un art souvent consommé, il exploite les effets de coulisse que lui inspirent le lavage des verres et l'escamotage du marc de café. Le comptoir est une avant-scène étirée où atterrissent pour de vrai, comme au théâtre Antoine, ballons de rouge, demis

Jaquette et dessins : Julien Levy

© Le Passage Paris-New York Editions, 2008

de bière, sandwiches et croque-monsieur. Toutes ces choses sont bien éphémères, car le grand jeu des bouches est de les avaler. L'hiver, quand il fait gris, c'est par pure conscience professionnelle que tout le monde vient. Oui, chacun répète son rôle pour être au point le jour où les portes du café s'ouvriront grandes au soleil de l'été.



MONSIEUR LUCIEN

Février 1986

Derrière le bar, il y a le genre speedé démonstratif. Sans cesse à faire des glissades et l'œil comme un gyrophare. Aussi rapide que fatigant, il veut toujours avoir un mètre d'avance.

Il y a le zélé silencieux, le genre cool mais jamais débordé. Grande classe et style sobre. Aussi discret qu'efficace, il a quelque chose de félin.

Et puis il y a monsieur Lucien. "Lucien" pour certains habitués, "Lulu" pour quelques dames. Une tête rouge de gros lapin et un tablier noir portant brodé "Tabac de la Tour".

Tout un sport de lui passer la commande. La lui clamer bien haut n'avance à rien, qui le rend sourd aussi sec. Il faut plutôt savoir le cueillir quand il passe à proximité, pas trop dépassé par les événements, et se résolvant même à vous apercevoir.

Inutile alors d'élever la voix : juste une douce banderille dans l'oreille. Mais on ne fait pas mouche à chaque fois, car monsieur Lucien a plus d'une esquive dans son sac. Le voilà qui reprend d'un coup le large et ses sourcils bourrus, et font flop sur le zinc les mots sortis de votre bouche.

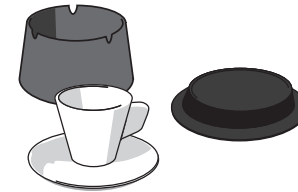
Pour tout ce qui se mange, monsieur Lucien, d'une voix grasse roulant les r, répercute la commande au patron, là-bas derrière dans son espèce de kitchenette. Et vous vous retrouvez souvent dans la position du souffleur, répétant votre souhait le plus cher avant qu'il soit enfin tonitrué à la cantonade, en un raccourci qui transforme un "sandwich au jambon de pays" en "pays beurre".

Tonitruade, cependant, n'est pas forcément synonyme de partie gagnée. Il faut d'abord que le message soit bien reçu par le patron, puis, une fois la chose prête, que monsieur Lucien vous ait gardé une place sous ses cheveux grisonnants, ce qui implique beaucoup de suite dans les idées qu'on lui bombarde. De là à ce que vous soyez obligé de vous rappeler à son bon souvenir, il n'y a qu'un pas, que vous pouvez franchir plus d'une fois.

De temps à autre, une pointe d'ironie permet à monsieur Lucien de redresser une situation très

compromise. À votre voisin qui, après trois tentatives, se fâche et sort "Alors ça vient mon ballon de côtes?!" il rétorque du tac au tac : "C'est comme si vous l'aviez!"

Avec un peu de chance et beaucoup de pratique, on peut tout de même, au plus fort du coup de feu, arriver à se faire servir illico. Comme l'habitué qui fit un jour son entrée sur cette annonce décisive : "Un jambon-beurre-cornichons-sandwich-bonjour-monsieur-Lucien."



MONSIEUR CLAUDE

Février 1990

Voilà un an que Claude a quitté le bar du Passy Tabac, l'un des deux cafés qui font l'angle au pied du métro aérien. Mais, quand il se volatilisa, le café avait déjà été rebaptisé Kennedy Eiffel par les nouveaux patrons.

Personne, je crois, ne disait "monsieur Claude", mais c'est ainsi que j'aimais en parler. Ses cheveux, aussi bruns qu'ordonnés, recevaient chaque matin la visite de la gomina, et s'y dessinait un invariable cran. Sa chemise blanche était toujours impeccable, manches retroussées à la hauteur du coude. Quant à son tablier noir à bavette, dont les cordons montaient dans le dos jusqu'au col de chemise, je n'ai jamais compris comment il l'attachait.

Il n'était pas du genre facile et distribuait au compte-gouttes paroles ou signes de connivence.

Remettant volontiers à sa place le client gueularde ou trop pressé, il entendait régner tranquille sur son zinc, ne pas aller plus vite que la musique à l'heure du coup de feu.

Je n'ai jamais été un véritable habitué et ne faisais presque rien pour gagner ses faveurs. Je me fendis juste de quelques mots, une fois, au lendemain de la course des garçons de café. Je l'avais vu arriver à l'Hôtel de Ville en petites foulées, trempé comme les autres par la rude averse du départ. Au fil des mois, il repéra que je concluais chaque fois par un café et, à partir d'un certain jour, ce fut toujours lui qui me le proposa avant que je le lui commande. Il faut dire que jamais je ne le brusquais, séduit par son rythme égal et sans fioritures.

Son territoire était le bar, rien que le bar. Il ne fallait pas lui parler du téléphone, qui était l'affaire de la caisse, encore moins tenter de lui régler une consommation prise en salle, chose réservée à Louis, avec sa veste rouge. Le plus drôle fut l'air qu'il prit quand un client de passage lui demanda le nom d'un des poissons tournicotant dans l'aquarium que les nouveaux patrons ont installé au milieu du café. Non seulement il s'en tamponnait, mais en plus il n'en revenait pas qu'on pût lui poser pareille

question. Il leva les yeux au ciel en soufflant, avant de s'éclipser vers la caisse.

Avec son regard vif et son petit gabarit sans graisse, je l'aurais bien vu dans un film français des années 50, au coin de ce noir et blanc où chaque voiture me semble grosse de mon enfance. Mais j'ai appris récemment, par un ami d'amie qui habita un an à côté du café, qu'il apparaît en fait au détour du *Dernier Tango à Paris*, dont l'action se passe en grande partie dans ce quartier.



LE POLLY MAGGOO

Février 1994

Au 11 de la rue Saint-Jacques, face à l'abside de Saint-Séverin, le Polly Maggoo ne peut que ravir les tenants de l'immobilisme. Ce café de poche, en effet, n'a pas dû bouger d'un pouce depuis la fin des années 60. Derrière le bar, tout de même, les 33 tours aux pochettes fatiguées ont disparu au profit des CD. Arielle, l'actuelle tenancière, continue de peupler l'espace de musique pop, fredonnant parfois l'air qui sort des petits baffles fixés près du plafond.

Arielle est blonde, mais sa frange rappelle celle de la brune dont le minois s'étale sur une affiche de film au noir et blanc très contrasté. Il s'agit de *Qui êtes-vous Polly Maggoo?*, une satire de la mode tournée en 1966 par le photographe William Klein. Sans doute là au premier jour du café, l'affiche a

jauni au fil des années. Elle dit à sa façon la pérennité du lieu, un lieu où le coin non-fumeurs ne doit pas dépasser 10 cm³.

Arielle est blonde, comme l'une des trois bières pression qu'elle peut vous servir. Les deux autres sont l'Adelscott et la blanche. C'est écrit sur une ardoise, qui propose aussi du thé au miel et du vin chaud. Pas de tickets ni de caisse enregistreuse. Arielle, pommettes saillantes et colorées, note au bic les consommations sur un bloc à petits carreaux. Ample est le décolleté de son body, qui laisse voir les épaules, et côté pantalon Arielle donne dans le cuir.

Les lampions ronds et blancs ont un faible pour la poussière. Ils dispensent une lumière tamisée à une petite faune portée sur la bière. Il y en a souvent deux trois collés au zinc, l'œil perdu dans une longue rêverie. Quelques autres, çà et là, discutent ou épluchent le journal.

Mais le pôle d'attraction, ce sont les parties de backgammon qui se jouent près du bar, attirant l'après-midi une brochette d'assidus. Arielle, dans un style bien à elle, n'est pas la dernière à secouer le cornet. Cette affaire de chaque instant voit se relayer les joueurs et capte l'attention des fidèles :

un gaucher à casquette, une étrange androgyne, le dernier des babas, un nerveux grisonnant, un Jaune au crâne rasé.

Rien ne presse, semble-t-il, en dehors du jeu sacro-saint. Le temps est en roue libre, qu'il pleuve ou fasse soleil. On dirait que la vie n'est qu'une partie de backgammon toujours recommencée, qu'il y a seulement à agiter les dés et à pousser ses pions. La Seine peut bien déborder, la terre trembler aux antipodes, rien ne saurait freiner l'ardeur des deux joueurs. Et peu à peu, d'ailleurs, me vient le sentiment que la planète entière est suspendue au bruit des dés, à ce qui va sortir du fébrile cornet¹.

1. Le Polly Maggoo a fermé au printemps 2001, avant de rouvrir cent mètres plus loin. Mais le nouveau lieu n'a pas grand-chose à voir avec l'ancienne tanière baba cool.